

J. V. Jones
Le Livre des Mots, I
**L'ENFANT
DE LA PROPHÉTIE**

roman

traduit de l'anglais

par Guillaume Fournier

Titre original anglais :

THE BAKER'S BOY

(Première publication : Warner Books, Inc., New York, 1995.

Tous droits réservés.)

J. V. Jones, 1995

Pour la traduction française :

Calmann-Lévy, 2005

ISBN 2-7021-3619-2

« C'est fait, maître. »

Lusc eut à peine le temps d'apercevoir le scintillement du long-couteau, et encore moins celui d'en comprendre la signification.

Baralis l'incisa d'un coup énergique mais élégant, l'ouvrant de la gorge au bas-ventre. Il tomba à la renverse avec un bruit sourd. Baralis frissonna et toucha son visage à l'endroit où il sentait quelque chose d'humide et de poisseux : le sang de Lusc. Une impulsion lui fit lécher son doigt, pour goûter. Cuivré, salé et encore tiède – comme une vieille connaissance.

Se détournant du corps sans vie, Baralis s'aperçut que ses robes étaient souillées de sang. Les éclaboussures, au lieu de s'étendre au hasard, avaient dessiné un arc écarlate sur le tissu gris. Un croissant de lune. Il sourit. C'était un heureux présage, le symbole des nouveaux départs, des naissances, des opportunités – tout ce qu'il lui fallait cette nuit-là.

Dans l'immédiat, pourtant, il restait quelques détails à régler. D'abord se changer ; il n'allait pas se présenter à sa promise dans des habits ensanglantés. Venait ensuite la question du cadavre. Lusc avait été un serviteur fidèle, hélas affligé d'un léger défaut

– une langue par trop encline aux indiscretions. Baralis ne pouvait laisser un homme porté sur la bouteille et les confidences d'ivrogne compromettre ses plans.

En traînant le corps sur un tapis usé jusqu'à la corde, il sentit les tenaillements familiers revenir dans ses mains. Afin de se faciliter le maniement du long-couteau, il avait pris un peu de drogue contre la douleur plus tôt dans la soirée ; mais l'effet n'avait pas tardé à s'estomper, comme souvent ces derniers temps, et il n'osait en prendre davantage de peur de compromettre ses performances.

Baralis ramassa le long-couteau, s'émerveillant de la finesse de la lame et de l'adresse qu'elle semblait lui conférer dès qu'il la tenait en main, lui qui n'avait jamais été un expert dans ce domaine. Il procéda aux entailles appropriées et déposa la partie la plus agréable de la physiologie de Lusc dans un chiffon de lin, qui s'imbiba rapidement de sang. Tout cela était parfaitement déplaisant. Baralis n'aimait guère verser le sang, même si cela s'avérait parfois nécessaire. Il traversa la pièce et jeta le chiffon au feu.

Une cloche se mit à sonner au loin. Comptant huit coups, Baralis entreprit de se nettoyer et de se changer. Cette grosse brute de Craupe viendrait enlever le corps de Lusc au petit matin

– lui au moins n'irait pas se répandre en bavardages.

Moins d'une heure plus tard, Baralis quittait discrètement ses appartements. Il devait se rendre tout en haut du château, mais se dirigea d'abord vers le bas. La discrétion avant tout ; il ne pouvait pas risquer de se heurter à un garde trop zélé ou de se faire aborder par quelque noble imbécile.

Il descendit jusqu'à la cave, une chandelle à la main. D'ordinaire il n'avait pas besoin d'éclairage, mais ce soir était spécial ; il ne voulait pas tenter le sort.

Baralis se glissa au fond de la cave. L'humidité gagnait déjà ses phalanges et ses mains tremblaient, en partie

seulement à cause de la douleur. Quand un peu de cire brûlante coula sur sa peau, un spasme violent lui parcourut les doigts. Il lâcha la chandelle et se retrouva plongé dans le noir. Un juron lui échappa ; il n'avait pas de silex pour rallumer la mèche, sa main palpait douloureusement et il n'était pas question de projeter de la lumière – pas cette nuit. Il allait devoir procéder en aveugle.

Il avança à tâtons jusqu'au mur du fond. Là, se servant de ses mains comme un insecte de ses antennes, il palpa la pierre pour trouver les aspérités. Il les manipula délicatement du bout des doigts, s'écarta pour laisser le mur s'effacer devant lui et s'engouffra dans l'ouverture. Une fois à l'intérieur, il répéta la procédure sur le mur du tunnel et la porte revint en place. Maintenant, il pouvait commencer son ascension.

Baralis sourit. Tout se déroulait comme prévu : l'absence de lumière ne constituait qu'un inconvénient mineur, après tout. Que représentait un peu d'obscurité au regard de ce qui l'attendait ?

Il progressa le long des souterrains avec une aisance remarquable. Ne voyant pas les ouvertures ou les escaliers, il les devinait néanmoins et savait toujours lesquels emprunter. Il aimait les entrailles humides du château. Certaines personnes en connaissaient l'existence, mais très peu d'entre elles y avaient accès – et encore moins s'en servaient, sinon pour surprendre quelque plantureuse servante accroupie sur son pot. Grâce à ce réseau de passages, Baralis pouvait se déplacer incognito dans tout le château et accéder à de nombreuses salles, aussi bien chez les humbles que chez les nobles. Ne jamais sous-estimer les humbles, se dit-il. Il avait souvent glané des renseignements des plus précieux en surprenant les bavardages d'une nourrice et d'un garçon d'écurie – sur les intrigues de cour, les amours clandestines, les richesses mal acquises...

Ce soir, pourtant, il avait les yeux tournés vers les hauteurs, en direction de la plus noble des salles : la chambre à coucher de la reine.

Il s'élevait dans les étages, massant sa main pour en chasser le froid. Il se sentait nerveux – qui ne l'aurait pas été ? Ce soir, il allait s'introduire pour la première fois dans les appartements de la reine. Il avait consacré de nombreuses heures à l'espionner, à consigner ses habitudes, ses rythmes féminins, à enregistrer chaque détail, chaque nuance. Depuis peu, cependant, ses froides observations se pimentaient des délices de l'anticipation.

Il parvint devant la chambre et jeta un coup d'œil à l'intérieur pour s'assurer que la reine dormait. Elle gisait sur son lit, tout habillée, les paupières closes. Baralis sentit un frisson d'excitation lui parcourir l'échine. Lusc avait rempli sa mission, la reine avait bu le vin drogué. Il se glissa prudemment dans la pièce, laissant la porte secrète entrebâillée au cas où il lui faudrait s'enfuir en hâte, puis la traversa d'un pas rapide pour mettre le verrou. Nul autre que lui ne devait entrer cette nuit-là.

Il s'approcha du lit. La reine, d'ordinaire si hautaine et si fière, semblait incroyablement vulnérable. Baralis lui secoua le bras, d'abord avec douceur, puis plus fort ; elle demeura inerte. Il chercha des yeux la carafe de vin – vide, tout comme la coupe d'or de la reine. Un pli soucieux lui barra le front. La reine n'aurait quand même pas vidé une carafe entière ? Elle avait dû la partager avec une de ses demoiselles de compagnie. Il ne s'inquiétait pas outre mesure ; la malheureuse dormirait plus profondément que d'habitude et se réveillerait avec un léger mal de tête, voilà tout. Cela restait une bévue, néanmoins, et il n'aimait pas cela. Il prit note mentalement de se renseigner sur la question le lendemain matin.

Baralis contempla la reine avec détachement pendant de longues minutes. Le sommeil lui allait bien. Il adoucissait son expression, estompait l'arrogance de sa bouche. Baralis passa les mains sous elle, la fit rouler sur le ventre et entreprit de défaire sa robe. L'opération lui prit du temps, à cause de ses doigts gourds et du laçage complexe, mais il ne pouvait se contenter de trancher les cordons – cela susciterait trop de soupçons.

Enfin, les nœuds cédèrent et il remit la reine sur le dos. Il baissa son corsage, dévoilant les courbes pâles de ses seins. Bien qu'il ait peu ou prou renoncé aux plaisirs de la chair ces dernières années, il se sentit réagir à ce spectacle. Poètes et ménestrels ne cessaient de chanter la beauté de la reine, mais lui-même n'y avait jamais été sensible – jusqu'à présent. Plutôt ironique, songea-t-il, de ne la trouver désirable qu'à l'état de viande froide. Il eut un rire sans joie et lui retroussa les jupes jusqu'à la taille.

Il lui écarta les jambes après avoir dénoué et ôté son sous-vêtement. Ses cuisses étaient douces et lisses, un peu fraîches peut-être – un effet secondaire assez prévisible de la drogue. Cette froideur n'avait rien de déplaisant pour Baralis, qui constata avec soulagement qu'il avait une érection. Il avait redouté une défaillance ; après tout, la reine ne correspondait guère à ses goûts qui allaient plutôt à la chair tendre – très tendre. La reine avait peut-être les cuisses douces, mais ce n'était plus une pucelle et la marque des ans se distinguait de façon évidente dans le bleuté délicat de ses veines. Elle restait belle néanmoins, avec de longues jambes fuselées et des hanches pleines qui auraient séduit n'importe quel homme. Contrairement à beaucoup de femmes de son âge, son corps avait échappé aux ravages de l'enfantement. Ses seins étaient encore hauts et son ventre plat comme une pierre d'autel. Baralis fit glisser ses chausses et pénétra la reine.

Elle se trouvait en pleine période de fécondité ; il l'avait suffisamment espionnée pour connaître le moment exact de ses saignements. Certains maîtres d'autrefois étaient capables, disait-on, de deviner le cycle d'une femme qui se tenait dans la même pièce qu'eux en percevant le flux et le reflux de ses menstrues comme une énergie palpable. Un tel tour de force dépassait cependant les capacités de Baralis, qui avait dû recourir à des

moyens plus prosaïques.

Il tenait la méthode de la guérisseuse du village où il avait grandi. La plupart des jeunes gens de son âge voulaient connaître la meilleure période pour jouir d'une fille sans l'engrosser ; lui seul avait demandé la plus propice à l'enfantement. La guérisseuse l'avait regardé, une grimace de mauvais augure sur son visage fripé, mais elle avait fini par répondre ; il n'entrait pas dans ses habitudes de questionner ses visiteurs.

Baralis avait donc laissé passer quatorze jours après le déclenchement des saignements de la reine. Ce n'était rien – il préparait l'événement depuis tant d'années. Tout ce qu'il avait fait jusque-là, tout ce qu'il accomplirait à l'avenir reposait sur cette nuit. Depuis des années il étudiait les présages, les signes, les étoiles, les philosophies : l'heure était venue. Il allait modifier le cheminement du monde connu et assurer sa propre destinée. Cette nuit, les étoiles brillaient pour lui.

Il reporta son attention sur sa tâche. D'abord nerveux, il vit que la reine demeurait sans réaction et poursuivit avec plus d'allant. Il connut l'accélération du désir, étonnamment familière ; son entrain s'accrut avec son excitation et il se mit à donner de violents coups de reins. L'affaire se révélait beaucoup plus agréable que prévu. Il explosa enfin, et sa semence s'écoula dans la reine.

Quand il se retira, un filet de sang s'échappa d'elle et suinta le long de sa cuisse ; peut-être avait-il été un peu brutal, mais qu'importe. Pour la deuxième fois de la soirée il porta des doigts ensanglantés à ses lèvres. Il constata sans étonnement que le sang de la reine avait un goût différent : plus sucré, plus riche. Il lui essuya rapidement la cuisse, ramena ses jambes l'une contre l'autre et lui rabattit les jupes.

Avant de lui remonter son corsage, Baralis effleura la courbe de son sein gauche, admirant sa perfection pâle. Pris d'une brusque envie de le pincer, il tordit la chair délicate entre ses doigts. Ensuite il arrangea soigneusement le corps de la reine, allant jusqu'à glisser un oreiller sous sa tête.

Il n'avait plus qu'à s'en aller et à attendre. Il reviendrait finir le travail plus tard. Le verrou resterait en place ; Baralis ne tenait pas à ce qu'on vienne troubler le repos de la reine en son absence.